cée en bas. Voulez-vous me garder le secret et m'aider en ceci ? c'est peut-être le dernier service que j'aurai jamais à solliciter de vous . .

J'hésitai, — je trouvais tout cela fort étrange ; — j'avais comme une crainte vague que les facultés de Sa Seigneurie n'eussent été un peu affectées par ses anxiétés, ses souffrances récentes. A mes risques et périls, néanmoins, je finis par consentir. Si la lettre avait été adressée à un étranger, ou à toute autre personne qu'à une dame connue de moi, comme l'était mistress Vesey, par tout ce qu'on m'avait dit d'elle, j'aurais refusé peut-être.

Songeant à ce qui est arrivé plus tard, je rends grâce à Dieu de n'avoir pas contrarié cette volonté, ni aucune autre de celles que m'exprima lady Glyde, pendant la dernière journée de son séjour à Blackwater-Park.

La lettre fut écrite et me fut remise. Je la déposai moi-même au bureau de poste du village, dans le cours de cette soirée.

Nous n'avions plus aperçu sir Percival, qui, le reste du jour demeura invisible.

Je couchai, par ordre exprès de lady Glyde, dans la chambre voisine de la sienne, et la porte qui nous séparait demeura ouverte. La solitude et le vide du château avaient quelque chose de si singulier et de si effrayant que, pour ma part, je fus charmée d'avoir quelqu'un auprès de moi. Sa Seigneurie veilla tard, occupée à lire des lettres qu'elle brûlait ensuite, et à vider ses armoires et ses "cabinets" de mille petits objets auxquels elle attachait quelque prix, comme si elle comptait ne jamais rentrer à Blackwater-Park.

Lorsqu'enfin elle se mit au lit, son sommeil me parut fort troublé : plus d'une fois en dormant, elle pleura ; — une fois, entre autres, tellement haut qu'elle s'éveilla. De ces rêves, quels qu'ils puissent être, elle ne jugea pas à propos de me rien communiquer. Peut-être, dans la situation qui m'était faite, n'avais-je aucun droit à es-

pérer une pareille confiance. Du reste, cela importe peu. Je n'en prenais pas moins une grande part à ses chagrins ; une part très-grande, et du fond du cœur.

Le lendemain fut une belle et brillante journée. Sir Percival, après le déjeuner, monta pour nous avertir que la chaise de poste serait devant la porte à midi moins un quart, le train de Londres s'arrêtant vingt minutes plus tard à notre station. Il informa lady Glyde qu'il se voyait obligé de sortir ; mais il ajouta qu'il espérait être de retour avant qu'elle ne fût partie. Si quelque accident imprévu venait à le retarder, j'aurais mission de la conduire au chemin de fer, et de prendre toute espèce de soins pour y arriver avant le passage du train.

Sir Percival me donna ces instructions fort à la hâte, et, tout le temps qu'elles durèrent, il se promenait çà et là par la chambre. Milady le suivait d'un regard attentif partout où il allait. Jamais, en revanche, il ne regarda de son côté.

Elle ne prit la parole que lorsqu'il eut fini ; et alors elle l'arrêta par un geste de la main au moment où il se rapprochait de la porte.

— Je ne vous verrai plus, lui dit-elle d'une façon très-significative. Nous nous séparerons maintenant, — et cette séparation sera peut-être éternelle. Ne sauriez-vous, Percival, essayer de me pardonner d'aussi bon cœur que je vous pardonne ?

Le visage de son mari se couvrit d'une pâleur effrayante ; il étanchait sur son front chauve de grosses gouttes de sueur. — "Je reviendrai," dit-il, et il s'élança vers la porte, comme si les adieux de sa femme l'eussent chassé de la chambre.

Je n'avais jamais eu grand goût pour sir Percival ; mais la manière dont il quitta lady Glyde me rendit presque honteuse d'avoir mangé son pain et vécu sous son toit. Je pensais à faire entendre quelques paroles de consolation chrétienne à sa pauvre femme ; mais, dans l'expression de sa physionomie, tandis qu'elle suivait de

l'œil son mari au moment où la porte se refermait derrière lui, il y avait quelque chose qui me fit changer d'avis et garder le silence.

A l'heure fixée, la chaise s'arrêta devant la porte. Milady avait prévu juste, — sir Percival ne parut point. Je l'attendis jusqu'à la dernière minute, et je l'attendis vainement.

Aucune responsabilité positive ne pesait sur moi, et pourtant je ne me sentais pas à mon aise : — C'est librement, c'est de votre plein gré, dis-je à lady Glyde au moment où la chaise franchissait les portes extérieures, que Votre Seigneurie se rend à Londres ?

— J'irais-je ne sais où, répondit-elle, pour mettre fin à l'effroyable inquiétude qui m'est infligée en ce moment . .

Elle avait fini par me rendre aussi inquiète qu'elle l'était elle-même au sujet de miss Halcombe. Je me harsardai à lui demander de m'écrire un mot, si elle trouvait à Londres, les choses en meilleure situation. — Très-volontiers, mistress Michelson, me répondit-elle. — Nous avons chacun notre croix à porter, milady, lui dis-je, la voyant demeurer silencieuse et pensive après la promesse qu'elle venait de me faire. Je n'obtins pas de réponses : elle semblait trop absorbée dans ses pensées pour faire attention à mes paroles : — Je crains, remarquai-je après une pause que Votre Seigneurie n'ait bien mal dormi la nuit dernière. — Oui, dit-elle ; j'ai fait des rêves affreux. — Vraiment, milady ? . . Je croyais qu'elle allait me raconter ses rêves ; mais non : quand elle reprit la parole, ce fut uniquement pour me poser une question.

— Vous avez mis vous-même, et de vos mains, à la poste, la lettre pour mistress Vesey ?

— Oui, milady.

— Sir Percival n'a-t-il pas dit, hier, que le comte Fosco devait m'attendre à la gare de Londres ?

— Précisément, milady . .

Elle poussa un profond soupir quand j'eus répondu à cette dernière question, et, pendant le reste de la route, n'ouvrit plus la bouche.

Nous arrivâmes à la station, n'ayant plus guère que deux minutes devant nous. Le jardinier (qui nous avait conduites) s'occupa des bagages pendant que je prenais le billet. Lorsque je rejoignis Sa Seigneurie sur le quai, le sifflet du train retentissait déjà. Elle avait un air tout à fait singulier, et appuyait la main sur son cœur comme si, à ce moment-là même, quelque souffrance ou quelque terreur soudaine était venue abattre son courage.

— Je voudrais que vous vinssiez avec moi ! me dit-elle en me saisissant le bras, comme je lui remettais son billet.

Si nous avions eu du temps devant nous, si j'avais éprouvé la veille ce que j'éprouvais maintenant, j'aurais fait mes arrangements pour l'accompagner, eût-il fallu pour cela remercier immédiatement sir Percival. En l'état des choses, les désirs de milady, exprimés seulement à la dernière minute, m'étaient révélés trop tard pour que j'y pusse donner satisfaction.

Elle sembla comprendre cela elle-même sans me donner le temps de m'expliquer, et ne manifesta pas une seconde fois le désir de m'avoir pour compagne de voyage. Le train s'arrêtait au bord du quai. Milady remit au jardinier un petit cadeau pour ses enfants, et, avant de monter en voiture, fidèle à ses façons simples et cordiales, elle me tendit la main.

— Vous avez été bien bonne pour moi et pour ma sœur, dit elle ; et cela, lorsque nous ne pouvions, elle et moi, compter sur aucune amitié. Je garderai de vous un souvenir reconnaissant aussi longtemps que je vivrai pour me rappeler quelqu'un ou quelque chose ! Adieu ! — et que Dieu vous accorde sa bénédiction ! . .

Elle prononça ces mots avec un accent et une physionomie qui firent monter des larmes dans mes yeux ; — elle les pronon-